

III. DE LA LOUANGE.

Qu'est-ce que la plupart des louanges dans le style du monde ? des mensonges obligeants, des exagérations officieuses, des témoignages outrés d'une estime apparente et qui vient ni de la raison, ni du cœur ; souvent des contre-vérités déguisées et couvertes du voile de l'honnêteté ; des termes spécieux et honorables, mais qui ne signifient rien ; en un mot, des impostures dont les hommes entre eux font un commerce, et dont leur vanité se repaît : impostures autorisées ou par une fausse bienséance, ou par une complaisance basse, ou par un servile intérêt.

On nous dit de nous ce que nous devrions être, et non pas ce que nous sommes ; et nous, par une pitoyable facilité à donner dans le piège qui nous est tendu, nous croyons être en effet tels que l'adulation nous suppose, et qu'elle nous représente à nous-mêmes. On nous fait de nos personnes des portraits dans lesquels tout nous plaît, et nous ne doutons point qu'ils ne soient au naturel. On nous donne des éloges qui sont des compliments et des figures, et nous les prenons à la lettre. On loue jusqu'à nos vices et nos passions, et nous n'hésitons pas ensuite à les compter pour des vertus. (BOURDALOUE.)

IV. MŒURS DES GERMAINS.

Une grande taille, une force extraordinaire, des cheveux blonds, des yeux bleus, la peau blanche, formaient les caractères physiques distinctifs de la race germanique.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de leur climat, les Germains marchaient vêtus d'un court manteau ou d'une peau de bête.

Les hommes libres portaient la chevelure longue ; ceux du nord la laissaient retomber en boucles sur leurs épaules ; les Suèves la relevaient et la reliaient en aigrette au sommet de la tête ; quelques peuplades l'ignaient de beurre.

La nourriture de ces peuples était fort simple : la viande des animaux sauvages ou de leurs troupeaux, le lait, les fruits sauvages, suffisaient à leur appétit ; ils buvaient de l'eau, de la bière, de l'hydromel, et du vin qu'ils recevaient des colonies romaines.

S'ils se contentaient de peu dans leur manger, ils ne buvaient pas avec la même retenue : l'ivrognerie était un vice

fréquent chez eux, comme chez tous les peuples barbares, ainsi que la passion pour tous les jeux de hasard, l'amour des querelles, qui dégénéraient souvent en rixes sanglantes, en des haines qui se transmettaient de père en fils.

Mais ces défauts étaient compensés par des vertus que les Romains dégénérés ne connaissaient plus : la pureté des mœurs domestiques, le courage et l'hospitalité. (J. CHANTREL.)

V. LES REPAS PUBLICS DANS LA CITÉ ANTIQUE.

A voir comment les choses se passaient dans ces repas, on reconnaît bien une cérémonie religieuse. Chaque convive avait une couronne sur la tête ; c'était, en effet, un antique usage de se couronner de feuilles et de fleurs chaque fois qu'on accomplissait un acte solennel de religion. "Plus on est paré de fleurs, disait-on, plus on est sûr de plaire aux dieux ; mais si tu sacrifies sans avoir une couronne, ils se détournent de toi." — "Une couronne, disait-on encore, est la messagère d'heureux augure que la prière envoie devant elle vers les dieux." Les convives, pour la même raison, étaient vêtus de robes blanches : le blanc était la couleur sacrée chez les anciens, celle qui plaisait aux dieux.

Le repas commençait par une prière et des libations ; on chantait des hymnes. La nature des mets et l'espèce des vins qu'on devait servir étaient réglées par le rituel de chaque cité. S'écarter en quoi que ce fût de l'usage suivi par les ancêtres, présenter un plat nouveau ou altérer le rythme des hymnes sacrés, c'était une impiété grave, dont la cité entière eût été responsable envers ses dieux. La religion allait jusqu'à fixer la nature des vases qui devaient être employés soit pour la cuisson des aliments, soit pour le service de la table. Dans telle ville, il fallait qu'un pain fût placé dans des corbeilles de cuivre ; dans telle autre, on ne devait employer que des vases de terre. La forme même des pains était immuablement fixée. Ces règles de la vieille religion ne cessèrent jamais d'être observées, et les repas sacrés gardèrent toujours leur simplicité primitive. Croyances, mœurs, état social, tout changea ; ces repas demeurèrent invariables, car les Grecs furent toujours très scrupuleux observateurs de leur religion nationale. (FUSTEL DE COULANGES.)